

Trait d'Union



Sommaire

Billet du président	1
Ce que cache un bonjour	3
La langue de Molière au XXI ^e siècle	6
Bienfaits et dangers de la parole ...	11
Défense de la langue française	14
Quand les communiqués s'emmêlent	16
La Suisse, paradis des typographes .	18
Haro sur le puriste	23
Franglais, quand tu nous tiens!	26
La mémoire, c'est une star	28
Lexique français-franglais-anglais ...	30
Mots croisés	31
Solution des mots croisés	32

*Photo de couverture :
Bonne année 2012!*

Billet du président

Deux mille onze: voilà une année que l'on n'aura pas vu passer. Pour moi en tout cas, elle fut assez trépidante, au point que ma chère Arci est souvent passée au second plan, pardonnez-moi.

En effet, après une assemblée générale remarquablement bien organisée dans le magnifique bourg médiéval de Saint-Ursanne par Marcel Odiet et ses amis, il ne s'est plus rien passé de bien excitant au comité, si ce n'est pour la rédaction du *Trait d'Union*, votre journal préféré, tenue à bout de bras par le valeureux Alexandre Jacquier. Il est bien aidé dans sa tâche par Michel Christinat, qui a mis en pages en 2011 son dernier numéro, celui que vous tenez entre les mains. Dès le numéro de mars 2012, c'est Chantal Moraz qui le remplacera dans cette tâche ardue et quasi bénévole. Je tiens ici à remercier Michel pour sa collaboration et aussi pour ses coups de gueule parfois bénéfiques pour faire avancer le schmilblick. Malgré les problèmes de communication endémiques entre les acteurs de cette fabrication, force est de constater que ce *TU* tant attendu par nos membres sort toujours de presse, de trimestre en trimestre, parfois comme un lapin d'un chapeau, parfois un peu au forceps et en retard, mais il sort, et c'est heureux, car c'est le seul lien physique qui relie les arciens entre eux. Et n'oublions pas que, si

Michel va enfin couler une retraite heureuse, Alexandre, lui, continuera de travailler pour ce bulletin à ses moments perdus. Le problème c'est qu'il en a très peu, car il a la chance d'avoir un emploi très prenant et passionnant dans une imprimerie de Grandson à la pointe du progrès, où il travaille à environ 180%. Merci à lui de consacrer en plus quelques heures au *TU*, bénévolement.

Sinon, l'année a vu une nouvelle édition de la Fête du livre de Saint-Pierre-de-Clages, au mois d'août, nous vous l'avons relatée dans ces colonnes. Michel Pitton, vice-président, trésorier et âme de l'Arci, tenait le stand de l'association en compagnie de son complice Marcel Odiet, comme tous les ans. Nous étions rudement bien placés, sous le même toit que le musée Encre & plomb, invité d'honneur. Votre serviteur a fait un tour le samedi, pour constater, hélas, que peu d'arciens avaient fait le déplacement ce jour-là. C'est fort dommage. Que je sache, le dimanche n'a pas été plus fréquenté par nos membres. Je sais, c'est loin, le Valais, mais c'est un joli but de promenade. Un effort reste à faire de ce côté-là, chers membres, histoire de soutenir l'action menée d'année en année par Michel et Marcel. Sans compter la finale du championnat suisse de dictée organisée à Chamoson le même week-end: les correcteurs chevronnés qui vont s'y mesurer ne

nous ont pas fait de compte rendu cette année...

C'est cela qui manque aussi à ce bulletin: vos écrits, chers arciens. Il m'avait semblé, à Saint-Ursanne, que certains avaient pris la bonne résolution de prendre la plume pour s'exprimer dans le *TU*. J'ai dû rêver. Encore une fois, je vous le rappelle: ces colonnes sont les vôtres, vous y êtes les bienvenus pour garder le contact.

Les autres événements intéressants de l'année ont été, bien sûr, les manifestations organisées par notre société mère, l'AST Lausanne. C'est toujours sympathique de se retrouver autour d'une bonne table pour partager un repas convivial, après un après-midi passé à répondre aux questionnaires concoctés par de facétieux organisateurs. Je ne manque que rarement le rallye AST.

J'aime bien aussi la sortie d'automne, qui aboutissait cette année au Salève, après une très jolie balade en bateau au fil du Rhône. Mais je n'ai croisé, tant au rallye qu'à la sortie, que peu d'arciens...

Le seul événement important de l'année pour l'Arci, c'est son assemblée générale. Si celle de Saint-Ursanne était remarquable, j'espère que nous ferons de celle de Grandson une AG inoubliable. Bienvenue chez nous en mai. Le **samedi 5 mai 2012**, et non pas le 12 comme indiqué par erreur dans le *TU* 189. Prenez-en bonne note et venez nombreux.

Il me reste à souhaiter à tous les arciens, à toutes les arciennes ainsi qu'à leurs familles une année 2012 dynamique, lumineuse et généreuse. Que la force soit avec vous.

Olivier Bloesch, président



Ce que cache un bonjour

Ciao, hello, coucou: premier contact de la journée, la forme utilisée pour saluer son entourage n'est pas anodine. Elle trahit un besoin d'appartenance et un degré de connivence. Explications et décryptage des formes familières...

Bonjour. Un mot simple qui permet une entrée en matière avec les personnes croisées pour la première fois de la journée. Un mot sans surprise. À côté de ce banal salut, fleurissent des «hello», «ciao», «tchô», «coucou» et autres formes familières couramment utilisées. Effet de mode, besoin de se faire remarquer en abandonnant l'insipide bonjour? Pas tout à fait, à en croire Pascal Singy, professeur de linguistique à l'Université de Lausanne: «Le choix d'une forme ou d'une autre permet de montrer son appartenance à un groupe. C'est aussi un moyen de témoigner d'une certaine connivence.»

De «yo man» à «tchô»

Certaines formules sont clairement attribuables à des groupes précis. Le «yo man» des rappers est un des exemples les plus frappants, souvent lié à un étrange rituel de claques sur l'épaule, poignées de mains en tous genres et autres facéties. «Les médias ont aussi une part de responsabilité dans la popularisation des nou-

velles formes de salut, précise le linguiste. Le «tchô» s'est très vite répandu, sans doute grâce à Titeuf. Par ailleurs, les salutations employées sont aussi liées à l'âge et au sexe.» Difficile en effet de dire coucou ou tchô à un aïeul, même si c'est votre grand-oncle préféré. «Bien entendu, le degré d'intimité se négocie aussi à travers le type... de salutation utilisé. Par exemple, «ciao» a visiblement une dimension affective qu'il n'y a pas dans «salut» ou «hello».»

Pour Antoine Auchlin, professeur au département de linguistique de l'Université de Genève, la symétrie de la réponse a aussi son importance. «Répondre en utilisant la même formule que son interlocuteur montre la familiarité, la solidarité ou l'appartenance commune. À contrario, en choisissant une autre forme, on se place en dehors du groupe. L'important étant surtout de rester dans un même répertoire de familiarité.» Quoi de plus glaçant qu'un bonjour solennel en réponse à un coucou affectueux!

«Il y a toujours une certaine phase de synchronisation où on essaie d'être au même niveau de communication que notre interlocuteur, explique Christian Agboblí, professeur au département de communication sociale et publique de l'Université du Québec, à Montréal. Cela se fait souvent naturellement.» Que les anxieux des salutations se rassurent. Pas

besoin de se prendre la tête outre mesure pour dire bonjour à ses collègues et amis. Antoine Auchlin précise que «l'allègement des codes formels rend le rituel de salutations moins strict». Un constat que Jacques Florent, directeur éditorial des dictionnaires de langue française chez Larousse, partage : «Aujourd'hui, on ne s'impose plus les <bonjour, Madame, bonjour, Monsieur>. On dit simplement bonjour. Ce qui était impensable et très mal poli par le passé.» Reste que certaines formules peuvent agacer les puristes. Évitez de dire «tchô» à un Italien susceptible et abolissez le «hello» (si prononcé é-lo) devant un amoureux de la langue de Shakespeare. «La seule façon neutre de se saluer, c'est encore de dire simplement bonjour», conclut Jacques Florent. Pauvre Titeuf...

Yseult Théraulaz

Ciao

«Il apparaît dans le dictionnaire *Larousse* en 1980. Il était utilisé au départ pour dire au revoir, précise Jacques Florent. Ce terme serait un diminutif de *schiafone*, qui signifie esclave, en italien. C'est donc l'équivalent de <serviteur>, une façon de témoigner du respect à son interlocuteur.» La preuve que les usages évoluent, rien de plus familier que de dire «ciao ciao» de nos jours...

Coucou

«Dans le premier dictionnaire *Larousse*, ce terme apparaît, mais uniquement en tant que cri de l'oiseau, s'amuse Jacques Florent. Ce n'est que dans les années 1960 que <coucou> devient aussi une façon d'attirer l'attention, comme on le ferait avec des enfants. Aujourd'hui, on l'emploie principalement pour faire un petit bonjour en vitesse, sans interrompre. Un signe de connivence rapide.»

Hello

«Ce terme est un dérivé du <allô> que l'on dit au téléphone. C'est une façon d'attirer l'attention, de signaler sa présence» explique Jacques Florent.

Salut

«Il était déjà présent dans le tout premier dictionnaire *Larousse* du XIX^e siècle, explique Jacques Florent, directeur éditorial auprès de la grande maison des dicos. Mais, à cette époque-là, <salut> était solennel. Ce terme provient de *salve*, en latin. Il signifie donc <sois béni, sois sauvé>. C'est aussi le cri de ralliement de certains groupes: comme <salut et fraternité> dit par des compagnons aux mêmes idéaux politiques.» Sans oublier le très yé-yé «salut les copains»!

Bonjour

Un terme vieux comme le monde... francophone! « Il a très longtemps été utilisé pour se quitter, se souhaiter une bonne journée », précise le spécialiste. Un usage encore courant au Québec, où l'on vous dit bonjour, lorsque vous sortez d'un magasin.

Tchô

Dans les préaux de Romandie, « tchô » est devenu monnaie courante. Titeuf y est certainement pour quelque chose...



La langue de Molière au XXI^e siècle

Le français, langue de l'Ancien Régime ?

Langue autrefois parlée dans toutes les cours d'Europe, le français « s'anglicise », perd de son influence et subit les assauts des nouvelles tendances de langage. Etat des lieux avec Jean-Marie Vodoz, pourfendeur de l'anglomanie.

Une langue, en l'occurrence le français, comme maison ? L'idée est séduisante. Suffisamment en tout cas pour avoir inspiré le titre d'un livre dans lequel Jean-Marie Vodoz a rassemblé des textes d'écrivains, de critiques et de journalistes, qui tous s'interrogent sur ce que représente la langue en général, et le français en particulier.

« *Le français, notre maison* (Editions Zoé) évoque quelque chose qui nous abrite, nous rassemble. Qui fait que l'on se rencontre entre gens de la même culture, commente le président de la Fondation Défense du français et ancien rédacteur en chef du quotidien *24 heures*. Mais il est nécessaire de laisser les fenêtres grandes ouvertes pour nous permettre de regarder loin. » Ouverte aux diverses influences, la maison « Français » s'est laissé influencer par des hôtes particulièrement envahissants. « Les anglicismes, qui sont en fait des « américanimes », font disparaître des mots français », déplore Jean-Marie Vodoz.

Le problème, d'après lui, c'est qu'aujourd'hui ces mots « amer-anglais », com-

me il les appelle – car il juge amer ce qui se passe – arrivent trop nombreux et trop vite. « Ils contaminent la langue sans que nous ayons le temps de les assimiler. Un des buts de la Fondation Défense du français est justement de conserver une langue riche et convenable – avec les « roman-dismes » – et de lutter contre l'anglomanie », souligne-t-il.

– Le français est-il menacé ?

– La langue française est beaucoup trop riche pour disparaître. Ce n'est pas le français qui est en danger, mais notre culture, notre bon goût à nous. Ensuite, sur le plan national, il ne fait aucun doute que l'adoption croissante de l'anglais menace notre cohésion. Sur le plan international, enfin, la domination presque absolue de l'anglais menace la diversité des langues.

– **Vous avez utilisé l'expression « notre bon goût à nous » : qu'entendez-vous par là ?**

– Quand on cesse de parler une langue belle, élégante et cohérente et que l'on s'habitue à n'importe quel anglicisme, on perd une certaine élégance, une certaine précision dans la pensée et dans l'expression. On se coupe de ses racines.

– **Avec la prédominance de l'anglais sur le web, dans les relations commerciales et internationales, quelle place reste-t-il au français ?**

– La place de la langue française est celle qu'on lui fera. Le français était autre-

fois la langue internationale. Aujourd'hui, c'est l'anglais et je ne le conteste pas du tout. En revanche, il est nécessaire que le français soit parlé et enseigné dans d'autres pays, qu'on continue de le parler dans les organisations internationales, que ce soit à Bruxelles, Genève ou New York, et que la plupart des diplomates puissent s'exprimer dans leur propre langue, sans se sentir obligés d'adopter des schémas de pensée américains.

– **Parce que la langue influence la manière de penser ?**

– Oui, certainement. Prenez, par exemple, les textes traduits de l'allemand en français. Traduits littéralement, ils sont illisibles. Plus de 80 % des textes législatifs sont traduits de l'allemand. Ils expriment une forme de pensée germanique imposée à tout le pays.

– **Pourtant, les Romands ne pensent probablement pas comme les Wallons ni ceux-ci comme les Québécois ou les Français...**

– Attention ! Entre locuteurs d'une même langue, il y a non pas une unité de pensée, mais de forme de pensée. La forme de la pensée est dictée par la langue, mais les écoles de pensée sont différentes.

– **Autrefois parlé dans toutes les cours d'Europe, le français est-il une langue de l'Ancien Régime ?**

– Non, pas du tout. Le français n'est plus la langue internationale, mais elle est

enseignée dans de nombreux pays. Je me trouvais, il y a quelques années, en Moldavie. J'ai été étonné de constater que beaucoup de gens parlent un très bon français. C'est aussi la langue officielle de beaucoup de pays africains et il existe dans plusieurs pays asiatiques, comme le Vietnam ou le Cambodge, ou d'Amérique latine une vieille tradition d'instruction française. A cet égard, la France devrait en faire beaucoup plus.

– **Le français perd de son influence même en Suisse. A Zurich, des lycées lui préfèrent l'anglais comme première langue étrangère obligatoire. D'autres cantons envisagent de faire de même...**

– C'est un désastre ! Les Suisses alémaniques méprisent de plus en plus le français. Même la chanson officielle de l'équipe nationale de football est en anglais et en suisse allemand ! L'attitude des Suisses alémaniques vis-à-vis du français traduit une forme de mépris de ce qui fait la richesse de la Suisse et sa diversité culturelle. Les Suisses alémaniques ont un sous-marin : leur dialecte. Quand ils émergent, ils utilisent l'anglais, se coupant par là des Romands et des Tessinois.

Cette attitude met en danger la cohésion nationale.

José Ribeaud, dans son livre *La Suisse plurilingue se déglingue*, le montre de manière très éloquente.

Jean Pinesi

Portrait: Défenseur de la langue

Jean-Marie Vodoz est né à Lausanne en 1930. Après avoir obtenu un diplôme au Centre de formation des journalistes de Paris, il effectue son stage à l'ex-*Feuille d'avis de Neuchâtel* (aujourd'hui *L'Express*), de 1955 à 1956.

Il passe ensuite à la *Gazette de Lausanne* avant de devenir chef de rubrique de la *Feuille d'avis de Lausanne*, devenue *24 heures* en 1969. Il en est le rédacteur en chef de 1979 à 1995, date de sa retraite. Jean-Marie Vodoz a présidé de 1977 à 1983 l'Union internationale de la presse francophone (UPF). En 1984, il a été fait officier de la Légion d'honneur par François Mitterrand. Actuellement, Jean-Marie Vodoz préside la Fondation Défense du français.

Le livre: *Le français, notre maison. Petits essais sur l'usage du français aujourd'hui*, textes réunis par Jean-Marie Vodoz, Editions Zoé.

www.defensedufrancais.ch

Snowboard ou planche des neiges ?

Alain Ciocca, 49 ans, directeur de Pulsion Agence de communication SA

« Le ton et le discours de la pub ne se choisissent pas toujours selon les convictions personnelles du rédacteur. Quelle est la personnalité de la marque ? Quel est le message ? A qui s'adresse-t-il et quels sont les codes de communication du public visé ? L'intérêt qui prime est celui de l'annonceur et de la marque, pas du publicitaire. La pub met parfois à mal la langue française, c'est vrai, mais elle la fait aussi vivre et évoluer avec son temps. Le langage SMS est autrement plus dévastateur pour le français que quelques anglicismes glissés çà et là sur nos affiches publicitaires. Alors bon, faire du snowboard ou de la « planche des neiges », à vous de choisir, pourvu que ce soit fun ! »

L'anglais, langue universelle

Stéphane Garelli, professeur à l'IMD (business school) et à l'Université de Lausanne, 58 ans

« En matière d'économie, l'anglais est devenu la lingua franca, la langue universelle. Aujourd'hui, les jeunes qui veulent travailler dans des entreprises, notamment internationales, doivent parler l'anglais. D'où le fait que j'enseigne en anglais, de la même manière que j'enseignerais la théologie en latin si je vivais au XIII^e siècle. Le français aurait pu être une langue utilisée dans le monde économique si nous n'avions pas commis la bêtise de très mal l'enseigner. A l'étranger, l'enseignement du français est trop littéraire et ennuyeux. Les jeunes ne veulent plus l'apprendre, même dans des pays où traditionnellement on apprenait le français comme première langue étrangère. Les jeunes préfèrent apprendre l'anglais auquel ils sont déjà familiarisés grâce, notamment, à la musique. Ce changement s'est opéré il y a environ quarante ans. »

Le français va avec son temps

Sylviane Roche, écrivaine et professeure de français au gymnase, 60 ans

« J'enseigne le français ou plutôt la littérature française depuis trente ans à des gymnasiens. Oui, j'ai vu une évolution, et pas toujours réjouissante. Mais la langue n'est pas en cause. Elle s'adapte, comme elle l'a toujours fait, justement parce qu'elle est vivante. On ne parlait pas moins bien français au XVIII^e siècle qu'au temps de Montaigne. Le problème, c'est le rapport à l'écrit. Les jeunes lisent de moins en moins et s'expriment de moins en moins bien par écrit. Leurs références culturelles (si on peut dire) sont de moins en moins francophones. Ça, ça m'inquiète. Mais le français n'appartient pas plus ni moins à l'Ancien Régime qu'au XXI^e siècle. Depuis le IX^e siècle, il va avec son temps. Mais, pour que ça dure, il faut continuer à défendre la culture francophone. »

syndicom



syndicom, secteur médias - Section IGE Vaud/Lausanne
Rue Pichard 7, 1003 Lausanne - Tél. 058 817 19 27
Courriel: lausanne@syndicom.ch - Internet: www.syndicom.ch

Un engagement commun, un encadrement personnalisé

Bienfaits et dangers de la parole

L'impact du langage

Les mots ne sont pas anodins, ils peuvent causer bien de la joie ou de la peine. Rencontre avec Michel Lacroix, qui prône dans son dernier ouvrage une éthique de la parole.

– Selon vous, les mots peuvent être toxiques ou bienfaisants...

– Ils ont un impact affectif sur l'autre et sur notre relation à lui, que ce soit dans le cercle privé, social ou professionnel. Les paroles que nous prononçons sont ressenties comme agréables ou désagréables. Parfois, elles sont toxiques et provoquent de la souffrance; parfois, elles sont très libératrices, bienfaisantes. Certaines d'entre elles restent gravées en nous. Je me souviens d'une vieille dame de plus de 90 ans qui se rappelait encore avec émotion ce que lui avait dit un de ses parents quand elle avait 13 ans...

– Pourquoi ont-ils autant de pouvoir?

– Parce que nous sommes des êtres de langage essentiellement et que nous nous

**On vit de mots,
on est construit
par des mots
depuis tout petit**

définissons ainsi. Le langage n'est pas simplement un outil de compréhension du monde et de gestion de nos rapports.

C'est une espèce de bain amniotique dans lequel les êtres humains sont plongés. Il nous fait exister. On vit de mots, on est construit par des mots depuis tout petit.

– Comment une éthique de la parole peut-elle modifier la société?

– La plupart des lieux où se déploie une communication en face à face – la vie familiale, les lieux de convivialité, du travail ou du coudolement dans les magasins, par exemple – peuvent être transformés

**Le langage a la capacité
de rehausser la qualité
des relations humaines**

par la parole. Celle-ci rend une société plus humaine ou plus barbare.

On sent bien, dans certains quartiers, si la parole qui circule est plutôt polie ou agressive. Cela change tout. Le langage a la capacité de rehausser la qualité des relations humaines. Le modifier, c'est modifier la société. C'est un vecteur de changement considérable.

– Concrètement, comment appliquer une parole éthique dans la vie quotidienne?

– C'est à la portée de tout le monde. Citons pour commencer l'éducation sur la politesse prodiguée à l'enfant, le modèle donné par les parents. Il s'agit aussi

d'échanger quelques mots dans un magasin avec son voisin, de prendre le temps, de se libérer de ce rythme effréné.

Ensuite, si on est face à quelqu'un qui se conduit de façon non éthique, il faut employer des paroles de résistance en évitant deux écueils: le mutisme de capitulation – on a le droit de répliquer – et la

montée aux extrêmes. Il faut trouver un juste milieu. C'est très difficile. J'y parviens mieux aujourd'hui que quand j'avais 20 ans. A cet âge-là, j'étais nul pour dire stop à l'autre d'une manière ferme et non violente. Cela suppose une maîtrise de soi-même, un savoir-faire qui s'acquièrent tout au long d'une vie.

Les huit règles de la parole éthique

Publié fin 2010 aux Editions Robert Laffont, le dernier ouvrage de Michel Lacroix, *Paroles toxiques, paroles bienfaisantes*, est un véritable plaidoyer pour une éthique du langage. L'auteur la décline en huit règles.

1. **Une parole polie.** Elle permet une ouverture vers autrui, une prise de contact grâce à des mots de liaison tout simples comme « bonjour », « merci » ou encore « comment allez-vous ? ».

2. **Une parole attentionnée.** Elle ménage la sensibilité d'autrui, ne heurte pas sa pudeur et son amour-propre.

3. **Une parole positive.** Elle est encourageante pour l'autre, de façon à lui permettre de s'épanouir et de donner le meilleur de lui-même.

4. **Le respect des absents.** Le respect des autres se mesure aussi à la façon dont on parle d'eux hors de leur présence. Donc pas de médisance ni de jugements.

5. **Une parole tolérante.** Elle doit être accueillante à la diversité des opinions, éviter le fanatisme, la condamnation véhémement et le refus de l'écoute.

6. **Une parole gardienne du monde.** Mieux vaut parler du monde en termes positifs et le célébrer plutôt que de le dénigrer continuellement.

7. **S'exprimer de façon correcte.** On doit beaucoup à sa langue maternelle, tentons donc de la respecter en termes de vocabulaire, de grammaire et de prononciation.

8. **Une parole vraie.** Il faut respecter la vérité objective mais aussi subjective (être en accord avec soi-même), à condition toutefois de ne pas transgresser les règles de la parole polie et attentionnée.

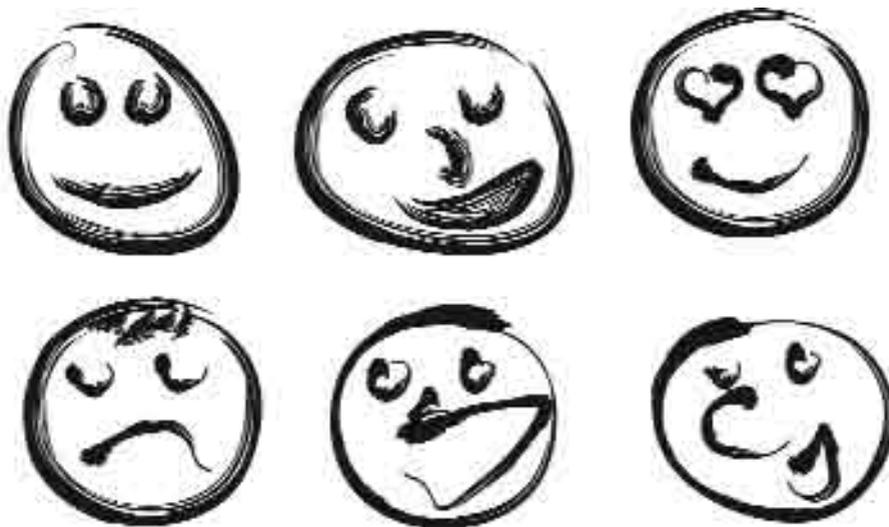
- La communication est subjective. Il n'est pas toujours possible de prévoir l'impact d'un message sur son destinataire...

- C'est vrai. Il y a toujours un facteur d'incertitude, une part d'imprévisibilité dans l'âme humaine. On prononce des paroles en essayant par avance d'apprécier, de mesurer, d'évaluer l'impact qu'elles vont avoir mais on n'en est jamais totalement sûr. Une éthique de la parole n'est pas une garantie. La bonne volonté peut être déjouée. Mais il en va de même pour les actes.

- Pour vous, une parole utile à autrui ou à la relation sociale peut ne pas être vraie. Le mensonge est donc admissible!

- Je pense qu'on ne peut pas être un humain poli, sociable, attentionné et respectueux de la sensibilité d'autrui si on ne retient pas parfois sur ses lèvres des mots qui, certes, seraient vrais mais blessants. L'exemple typique est celui de la mère qui nous montre son bébé dans son berceau. Si on le trouve moche, on ne va pas le lui dire. On répondra qu'il est beau. L'utilité de la parole se fait parfois aux dépens de la vérité !...

Cynthia Jhaveri



Défense de la langue française

De quelques verbes (IV)

« **L**es murs de la clinique Garcia : tel est le titre d'un article de NM publié par le quotidien *La Liberté* le 24 mars 2011, dans la rubrique « Plage de vie ». On y lit notamment ceci : « Ces murs m'ont vu naître. Et ils m'ont certainement aussi entendu, bruyant que j'étais après qu'on eut subitement vidé la baignoire pour m'amener de force dans ce monde cruel, un impétueux jour de novembre. Mais tout ça, **je m'en rappelle** assez peu. »

Dans son ouvrage *Difficultés du français* (Larousse, mai 2009), René Lagane, agrégé de grammaire, nous dit que, « dans l'usage surveillé, la seule construction admise est la construction directe **se rappeler quelque chose, quelqu'un** et non de quelque chose, de quelqu'un ». Par conséquent, on dira : *Je me rappelle cette histoire. Je me la rappelle.* Et dans l'exemple cité au début de cet article : *Mais tout ça, je me le rappelle assez peu.*

Le même avis est exprimé par Adolphe V. Thomas dans son *Dictionnaire des difficultés de la langue française* (Larousse, 1971) : « Il est convenu, écrit-il, qu'on ne doit pas dire *se rappeler de quelque chose*, parce que *rappeler*, comme *appeler*, est une verbe transitif direct. **Se rappeler quelque chose** (sans de) est seul correct : *Je me rappelle les bonnes vacances de l'an dernier* (c'est-à-dire je rappelle à moi le souvenir des bonnes vacances...). *Je ne me rappelle*

pas son nom. Je me le rappelle parfaitement (Acad.). *Ce sacré La Brique, avec sa mémoire de chien, se l'était rappelée* (la caverne) *tout de suite* (L. Pergaud, *La guerre des boutons*, 221). *Un spectacle qu'on se rappelle* (et non *dont on se rappelle*). De ce fait, on dira *Je me le rappelle* ou bien encore *Je m'en souviens* (mais non *Je m'en rappelle*). »

René Lagane ajoute – et A.V. Thomas partage cet avis – qu'on dit normalement dans l'usage surveillé : *Je m'en rappelle tous les détails. C'est une journée dont je me rappelle tous les instants*, « parce que dans ces phrases *en* et *dont* sont compléments de noms (*détails, instants*) et non du verbe *se rappeler* ».

Au demeurant, lorsque le complément *se rappeler* est un infinitif, la construction indirecte est admise : *Je me rappelle d'avoir dit le contraire*, mais on dit plus couramment *Je me rappelle avoir dit le contraire* ou *que j'ai dit le contraire*.

Enfin, note encore ce linguiste, la construction indirecte de l'infinitif est la seule possible quand *se rappeler* est employé au sens de « penser (à), ne pas oublier (de) » : *Rappelez-vous d'aller l'attendre à la gare demain soir*.

Pour terminer, citons encore Maurice Grevisse (*Le français correct*, éd. France Loisirs, 1985) à propos de ce verbe pronominal : « *Se rappeler*, selon l'usage strict, se construit avec un objet direct : *Je me*

rappelle ce fait ; je me le rappelle ; le fait que je me rappelle ».

Il précise cependant que la langue populaire dit couramment : *Je me rappelle de ce fait, je m'en rappelle* (influence de *je me souviens de... , je m'en souviens*). Cette construction cherche à s'introduire dans l'usage littéraire : *Que l'on veuille bien se*

rappeler de ma ridiculissime éducation (Stendhal). *Te rappelles-tu de Jeanne Fréron* (J.L. Vaudoyer).

Il ne semble cependant pas que cette tournure fautive ait proliféré dans les cercles littéraires.

Etienne Bourgnon

Tu veux être mon amiot ?

Au menu du *Grand 8* de la Radio romande l'autre jour, une discussion sur l'avenir de la sociabilité médiatisée par les réseaux tissés sur la Toile. Comment « gérer ses amis » quand on en a tellement ? Cette abondance pose un problème de gestion des stocks, mais également de sens du mot « ami ». Pour moi, qui suis née au milieu du siècle passé, « ami » s'oppose à « copain » sur le plan de l'intensité de la relation. Un ami est plus qu'un copain. Sans parler de l'expression désuète de « bon ami » ou « bonne amie », qui désigne encore plaisamment, en Suisse, l'amoureux ou l'amoureuse. Mais, pour les dictionnaires actuels, les deux mots ne se distinguent plus que sur le plan des registres ; « copain » est familier. [...]

Dans le souci de contribuer à la précision du vocabulaire de notre belle jeunesse, tout en œuvrant à la valorisation de notre patrimoine linguistique, je propose qu'on redonne des couleurs aux dérivés d'« ami » malheureusement tombés dans les poubelles de l'histoire du français. *Amiet* (XIII^e siècle), *amiette* (utilisé jusqu'au XVII^e) et *amiot* (XVI^e) gagneraient à être astucieusement recyclés : « J'ai 15 000 amiots sur Twitter. – Ah oui ? Ah ben moi, chuis sur Facebook et j'ai surtout des amiettes. » Et on pourrait à nouveau s'*amier*, comme au Moyen Age, avant de se *désamier*, bien sûr. Ce dernier verbe est un néologisme. Un calque de *unfriend*, distingué comme mot de l'année 2009 par le *New Oxford American Dictionary*. Mais c'est aussi un dérivé de *désami*, comme on disait encore à la Renaissance !

Je propose qu'on redonne des couleurs aux dérivés d'« ami ».

Marinette Matthey, sociolinguiste

Quand les communiqués s'emmêlent

Le 22 novembre 2011, suite au décès de Danielle Mitterrand, l'Elysée publiait un communiqué contenant six fautes sur douze lignes. La presse française s'en est largement fait l'écho et ledit communiqué a depuis été corrigé. De son côté, la rédaction du *TU* publiait une annonce où la plupart des caractères spéciaux (lettres accentuées, guillemets, apostrophes) manquaient. Cette annonce est corrigée ici. Comme on le constate, la corporation des cordonniers mal chaussés vient d'incorporer deux nouveaux membres.

PRÉSIDENCE
DE LA
RÉPUBLIQUE

Service de presse

Paris, le 22 novembre 2011

COMMUNIQUÉ

A l'annonce de la disparition de Madame Danielle Mitterrand, le président de la République a tenu à présenter ses plus sincères et ses plus profondes condoléances à ses enfants, à ses petits-enfants et à l'ensemble sa famille. Il a voulu saluer le parcours exemplaire d'une femme qui n'abdiqua jamais ses valeurs et poursuivit jusqu'au bout de ses forces les combats qu'elle jugeait justes.

Toute sa vie elle a accompagné, dans les épreuves comme dans les victoires historiques, le parcours politique hors du commun de son mari le président François Mitterrand mais jamais ni l'épreuve, ni la victoire ne la firent dévier du chemin qu'elle s'était tracé : faire entendre la voix de ceux que personne ne voulait entendre.

A côté d'un destin exceptionnel elle su faire preuve d'une indépendance d'esprit, d'une volonté et d'une dignité exceptionnelles.

A sa juste place elle a donc su, aussi, servir la France qui nous aime.

Rectificatif

à la manière des fiches de la Police fédérale

... et à la façon balzacienne

(voir le précédent *Trait d'Union*, page 19)

████████ Du signe à la page, ██████████ de Roger Charrelain
doit figurer dans la ██████████ de tout servant des arts
graphiques, voire de tous ceux qui aiment les livres et la
████████ nous a ██████ un ██████████ au *Trait d'Union*.
Suivez son conseil et ██████████ pas ██████ passer commande
à un prix préférentiel; téléphone 021 652 16 77.

é / n'hésitez «l'ouvrage H» à

intitulé / Du signe à la page, l'ouvrage de Roger Charrelain
doit figurer dans la bibliothéque de tout servant des arts
graphiques, voire de tous ceux qui aiment les livres et la
lecture / nous a fait un (dit la) ouvrage au *Trait d'Union*.
Suivez son conseil et n'hésitez pas X passer commande
à un prix préférentiel; téléphone 021 652 16 77.

» Y écrit H à la fin ék

La Suisse, paradis des typographes

Les plus grandes et les plus influentes polices d'écriture ont été créées sous nos latitudes. Les typos d'aujourd'hui poursuivent cette tradition et renouvellent continuellement le genre. **Rencontres.**

Helvetica, Frutiger, Univers, Serifa ou encore Geneva, elles sont nombreuses, les typographies nées en Suisse.

Nombreuses, mais aussi d'une grande influence dans le monde de l'écriture. L'Helvetica, créée en 1957 par le Zurichois Max Miedinger, peut être désignée comme la « mère » des typos suisses. Vous la reconnaîtrez sur les logos des plus grandes entreprises du monde qui en ont fait de légères adaptations (Nestlé, Toyota, American Airlines, Tupperware...). Arial, qui est l'une des polices par défaut pour le traitement de texte et les contenus internet, en est une réplique conforme.

Adrian Frutiger, 83 ans, est l'autre père de la typo suisse, lui qui a à son actif des dizaines de polices d'écriture, dont la Frutiger, l'Univers ou l'Avenir, utilisées tous les jours à travers le monde et disponibles avec Microsoft Office.

« La Suisse a une très ancienne tradition de reproduction de textes, déjà au XV^e siècle, explique Christian Tännler, graphiste, typographe-maquettiste et enseignant. Mais c'est surtout après la Seconde Guerre mondiale que le phéno-

mène a pris son essor, lorsque le pays a hérité des travaux avant-gardistes des années vingt et trente, avec l'immigration des plus grands spécialistes. »

Le style suisse? « Epuré, lisible, sans sérif (écriture en bâtons), estime le typographe lausannois Aurèle Sack. Helvetica et Univers sont presque devenues, par leur simplicité, les fontes les plus utilisées du monde. Un même courant avait lieu dans le design graphique dans ces années-là: lisibilité, dépouillement, construction géométrique. »



Gavillet et Rust.

Et aujourd'hui, la Suisse continue de fournir au monde de talentueux créateurs d'écritures.

Classiques, repensées ou carrément osées (comme Fontself, où les utilisateurs reproduisent leur écriture manuelle), elles font perdurer la tradition. « Il y a eu un renouveau depuis vingt ans, sous l'impulsion de l'Ecal en Suisse romande », note Christian Tännler. L'an dernier, le Prix fédéral de design a attribué pas moins de cinq récompenses pour des projets typographiques.

Mais parmi les lauréats, comme parmi les créateurs reconnus, pas une femme. « Elles travaillent plutôt comme typographistes, c'est-à-dire à l'utilisation des caractères, plutôt qu'à leur conception », note le spécialiste.

La plupart des polices d'écriture créées aujourd'hui résultent de commandes d'entreprises qui souhaitent avoir leur propre identité graphique. Musées, expositions temporaires, événements majeurs font aussi appel aux pros pour leur communication visuelle. *Mélanie Haab*

Gavillet & Rust: la typo comme moyen d'expression

« Les gens sont perméables malgré eux à la typographie, présente à tout moment en tout lieu du quotidien », relève Gilles Gavillet, de la fonderie Optimo. **La tradition suisse? Elle a une identité et un marché forts à travers le monde.** « Nous nous adressons à une clientèle spécifique, qui cherche des solutions originales. Nos caractères affirment un style visuel particulier et véhiculent une idée, tout en soulevant des enjeux contemporains. De plus, ils soulignent la qualité d'un dessin et par là même suscitent un intérêt commercial. » **A leur actif, ils ont créé Cargo, pour l'identité visuelle d'Expo.02**, avant de la retravailler pour la vendre, notamment aux Etats-Unis où elle est très appréciée – utilisée récemment par Jay-Z pour son label Roc Nation – ainsi qu'une dizaine d'autres fontes. **Ils ont aussi créé tout le graphisme de l'actuelle Biennale de Venise.** « On vit actuellement la période la plus excitante pour la typographie! s'exclame Gilles Gavillet. Elle prend de plus en plus de place dans la communication visuelle. Les entreprises veulent leur propre police d'écriture, qui permet de communiquer de manière plus fine. Et, pour une nouvelle génération de designers, le design typographique fait partie intégrante du cahier des charges. »

www.optimo.ch / www.gavillet-rust.com

Manuel Krebs, Dimitri Bruni et les billets de banque

Le duo de Norm, un Romand et un Alémanique basés à Zurich, **est une référence internationale en matière de design graphique**. Leur police Replica, qui joue avec la rupture de style – il n’y a aucun angle droit ! – a connu un franc succès. « A moins de ne travailler qu’avec des images, la typographie appartient à tout travail de design, estime Dimitri Bruni. Le rapport avec l’œuvre devient plus personnel lorsqu’on a également planché sur les caractères. »

Sur mandat, les compères de 41 ans créent des typographies personnalisées. Pour leur communication respective, Omega et Swatch ont fait appel à leurs services. Le M si caractéristique d’Omega et le S aplati de Swatch ont demandé une somme de travail impressionnante. « Pour Omega, on a pris comme point de départ le logo, dont le style d’écriture était inconnu et, à partir de ça, on a recréé un alphabet. Pour Swatch, il fallait garder l’esprit très rond et familial, tout en déclinant les caractères pour qu’ils puissent aussi être gravés en minuscules sur la montre », racontent-ils, devant les esquisses réalisées pour ces travaux, dans un bâtiment du Kreis 5, un des quartiers branchés de Zurich. « **On essaie de faire des choses très construites, qui ont une longue durée de vie**. Beaucoup de typos sont réalisées selon les modes du moment. Le caractère en soi ne dit pas grand-chose, c’est surtout sa mise en page qui compte », précise Manuel Krebs.

Il y a cinq ans, ils ont remporté le concours pour les nouveaux billets de banque suisses. « Nous avons aimé y participer, car il s’agissait d’un travail très dirigé avec beaucoup d’obligations. » Au final, ce sont les esquisses de leur dauphine Manuella Pfrunder qui seront mises en circulation dès le printemps 2012, les créations de Norm ayant été jugées trop polémiques.

www.norm.to

Aurèle Sack, l'infatigable créateur

C'est à l'Ecole cantonale d'art de Lausanne qu'Aurèle Sack découvre le design typographique. Son diplôme en poche en 2004, il travaille dans différents bureaux, à Zurich et aux Etats-Unis. En 2006, il décroche **son premier Prix du design suisse pour plusieurs polices d'écriture**, notamment la Purple, de style sérif, longiligne et riche en empattements. Dans la foulée, il crée son bureau de design graphique et typographique A-S. L'an dernier, rebelote, sa fonte Brown remporte à nouveau le prix. « Le style est plutôt minimal, géométrique, contemporain. A-S s'inspire bien sûr de la tradition suisse du graphique design et de la typographie du XX^e siècle, tout en essayant d'apporter quelque chose de nouveau », explique son auteur. Aurèle Sack utilise sa police principalement pour présenter ses travaux de graphisme. Mais elle est aussi en vente sur internet pour tout un chacun. Il répond également aux commandes des entreprises; **il a notamment dessiné une version plus actuelle de la Garamond pour « Das Magazin »**, le supplément week-end du *Tages-Anzeiger*. Aujourd'hui, il enseigne la communication visuelle à l'Ecal. « Après les trois années du bachelor, je pense qu'un peu moins de la moitié des élèves continuera de s'y intéresser vraiment. »

www.a--s.ch

Sphinx of
black quartz,
judge my vow

Police LL Purple.



Aurèle Sack.

BIELER

en collaboration avec
le Kunstmuseum de Berne



Fondation Pierre Gianadda

Martigny Suisse

1^{er} déc. 2011 - 26 février 2012
Tous les jours de 10 h à 18 h

Haro sur le puriste

« Si vous rencontrez un puriste dans la rue, ne lui faites pas de mal, il peut encore servir, mais tenez-vous à distance, cet homme peut être dangereux. » Cette boutade de Claude Duneton¹ traduit bien la méfiance en laquelle sont tenus les défenseurs de la langue française par les contempteurs du « bon usage ».

« Le bon usage, pour quoi faire ? interroge François Taillandier dans *L'Humanité*. Parce que chaque mot perdu nous prive d'une idée, et parce qu'il est aussi utile d'éviter les fautes de français que les fausses notes en musique ou les erreurs dans les factures. »

En tout cas – amis correcteurs, prenez-y garde ! – il ne fait pas bon, aujourd'hui, s'afficher comme un défenseur du bon usage. Dans l'esprit de certains « réformateurs », qui se soucie d'une bonne qualité dans la forme ne peut être qu'un affreux puriste. Et être puriste, c'est être réactionnaire. Pour Orlando de Rudder² la défense de la langue dénote même « une idéologie fasciste ». Rien que ça !

L'Académie, station d'épuration

Les griefs de certains linguistes contre l'académisme ne sont certes pas dénués d'excellentes raisons. Beaucoup déplorent l'acharnement que les académiciens, « propriétaires » du « beau langage », ont déployé à en éliminer, au cours des siècles,

les termes populaires et patoisants. L'Académie, fonctionnant comme une station d'épuration de la langue, l'a si bien enserrée dans un corset de règles strictes et intangibles qu'elle l'a privée de cette souplesse qui conférait à l'ancien français tant de liberté. Il en est résulté deux langages, deux styles : l'un « relevé », guindé, conformiste et bourgeois ; l'autre « relâché », non conformiste, populaire et débraillé.

Je suis personnellement trop (trop ?) enclin à braver les conformismes pour ne pas saluer avec sympathie l'impertinence des propos iconoclastes des adversaires de l'académisme « pur et dur ». Mais encore convient-il de ne pas tomber dans l'excès contraire. La fonction de correcteur étant de faire respecter la langue, il y a – qu'on le veuille ou non – dans tout correcteur un puriste qui sommeille. Et il doit, sous peine d'inconséquence, rester vigilant contre certaines tendances dévastatrices. Libérer la syntaxe ne signifie pas qu'il faille la livrer à l'ignorance des plus incultes.

Non pas ringards, les académiciens, mais réticents aux engouements de la mode. Ils ne font place aux mots étrangers qu'autant qu'ils sont vraiment installés dans l'usage, et qu'il n'existe pas déjà un honnête mot français pour désigner la même chose ou exprimer la même idée. Ils se montrent assez rigoureux à l'égard des néologismes, dont beaucoup ne doivent

leur apparition qu'à l'ignorance ou l'oubli de bons termes existant depuis longtemps et se montrent généralement impitoyables s'ils sont formés d'une manière qui insulte au génie de la langue.

Est-ce là être puriste ?

Subir le sabir

Lorsqu'un linguiste « réformateur » préconise (pour la nécessaire survie de la langue, paraît-il) un laxisme langagier qui autorise toutes les extravagances, on peut comprendre – sans toujours les partager – les inquiétudes des puristes. Certains ne vont-ils pas jusqu'à suggérer d'adopter pour l'écrit le sabir des analphabètes, de révolutionner l'orthographe en la « simplifiant » jusqu'au simplisme, et de supprimer la ponctuation ? Comme si presse et télévision n'y suffisaient déjà pas assez !

L'orthographe actuelle du français décourage, dit-on, les étudiants étrangers d'en faire l'objet de leurs études. Ah bon !... Mais a-t-on jamais entendu dire que la prononciation yankee décourageait les étudiants francophones d'apprendre l'anglo-américain ?

Quant à la suppression de la ponctuation, elle est déjà, hélas, en bonne voie de réalisation. Certes, des auteurs du « nouveau roman » – par exemple Roger Pinget dans *L'Inquisiteur*³ – ont volontairement renoncé (en partie) à l'emploi des signes

de ponctuation. Seulement voilà : n'est pas Pinget qui veut. Celui-ci, virtuose de la langue, sait donner à sa phrase une cadence permettant le recours à un tel exercice stylistique. Imaginons un peu le résultat si tout le monde adoptait cette méthode !

Car c'est là le hic : messieurs les linguistes distingués – qui ont, eux, une maîtrise parfaite de la sémantique et de l'étymologie – mesurent-ils bien les conséquences des recettes qu'ils préconisent, appliquées par un public inculte et quasi illettré ? Ce public n'a déjà que trop tendance à considérer chaque difficulté linguistique comme caprice de grammairien pédant sans qu'on le conforte encore dans cette idée.

Un langage conventionnel n'empêche pas – toute la littérature de langue française en témoigne – l'utilisation d'un style familier, populaire, ni l'emploi d'expressions dialectales, argotiques ou de jeux de mots. Il est donc faux de prétendre que les règles du bon usage sont une entrave à la liberté du style.

D'ailleurs il ne semble pas que le « style soutenu » ait jamais empêché les grands prosateurs de s'exprimer librement et de produire des chefs-d'œuvre. Comment ? *Le Misanthrope* pourrait être encore plus parfait qu'il ne l'est et nous l'ignorions ! Vivement un « remake » en style libéré qui nous le rende encore plus sublime !

Nouvelle querelle des Anciens et des Modernes

Si les grands écrivains ne se sont jamais présentés comme des réformateurs de la langue et n'ont jamais eu la prétention de faire école, c'est qu'ils n'en éprouvaient pas le besoin. Chacun trouvait en son génie propre de quoi s'affranchir des contraintes académiques. Du reste ce n'est pas parce qu'un écrivain de génie se libère des règles du langage conventionnel que cela entraîne forcément une évolution du niveau général. Voyez le piètre résultat auquel sont parvenus tous les épigones de Céline.

Une constatation qui ne manque pas de surprendre par son côté paradoxal est que les « antipuristes » novateurs ne mettent guère en évidence leurs théories dans leurs propres ouvrages. Leur écriture est presque

toujours en contradiction avec les pensées qu'ils y expriment. Soit qu'ils usent d'un jargon ésotérique incompréhensible pour le profane, soit qu'ils se conforment au style le plus conventionnel qui soit. Comprenez qui pourra !

Il arrive ainsi qu'à force de vouloir plaider une cause, celui qui s'en fait l'avocat en vient à se contredire.

En définitive, notre langue n'a rien à gagner à ces révolutions de palais – nouvelle querelle des Anciens et des Modernes — remplaçant le prétendu pouvoir des puristes par celui des laxistes. Qu'elle évolue donc, soit... mais avec discernement.

André Panchaud

¹ *Parler croquant*, Stock + Plus, 1982.

² *Le français qui se cause*, Ed. Balland, 1987.

³ Coll. 10|18, 1971.



Le comité de l'Arci

exprime à chacune et à chacun
ses meilleurs vœux
pour une bonne et heureuse année 2012.

Franglais, quand tu nous tiens ! (XXXIV)

Dans le courrier des lecteurs du *Figaro Magazine* du 5 mars 2011, une lectrice anglaise, Mme Caroline Buck, à Caistor (Royaume-Uni), s'exprime de la manière suivante sur le thème « Les Français et l'anglais » :

« Le français attaqué par l'anglais (*Le Figaro Magazine* du 19 février) ? Voilà une idée ridicule. Certes, l'anglais apparaît partout dans les médias français, mais il ne s'agit pas d'impérialisme anglo-saxon : c'est un choix fait par les journalistes. Cet anglais des médias ne s'apparente guère au véritable anglais. C'est plutôt le *manglo-saxon* (la langue anglaise passée au pilon), peu compréhensible aux vrais Anglais. En réalité, c'est l'anglais qui est pris d'assaut par les Français férus de néologismes. Car les langues vivantes se réinventent quotidiennement, mais le français reste figé. Que votre langue rede-vienne vivante ! »

Cette prise de position appelle les observations suivantes :

1. Il n'est pas ridicule de déclarer que « le français est attaqué par l'anglais ». Que l'on se souvienne, en effet, de ce sénateur américain qui proclamait : « Il y a 6000 langues dans le monde, 5999 de trop, l'anglais suffira. » Que l'on pense aussi au discours à l'Académie française le 2 décembre 2004 par M^{me} Hélène Carrère d'Encausse. Le secrétaire perpétuel de l'Académie relevait qu'à la

Commission européenne, il y a une quinzaine d'années, 38 % des documents étaient rédigés en français et 45 % en anglais. À la fin de l'année 2004, le rapport était de 60 % pour l'anglais et de 30 % pour le français. Au Conseil de l'Union européenne, la situation était pire : en dix ans, le rapport entre les deux langues est passé d'une situation d'égalité à 73 % en faveur de l'anglais et 18 % seulement pour le français. Et aux Nations Unies, la situation n'est pas meilleure, bien que le français soit une des cinq langues officielles et, avec l'anglais, l'une des deux langues de travail. Ainsi, 14 % seulement des discours le sont en français et plus de 50 % en anglais, en dépit du grand nombre d'États membres de l'Organisation internationale de la francophonie.

2. Il est incontestable qu'une grande partie des journalistes de la presse écrite, de la radio et de la télévision sont responsables de la diffusion des anglicismes qui défigurent notre langue. Le font-ils par paresse ou snobisme ? Ils disposent cependant d'un grand nombre d'équivalents français, qu'il s'agisse de mots consacrés par l'usage ou de ceux donnés périodiquement par la Commission générale de terminologie et de néologie. Ces dernières années, le sousigné a, au demeurant, rédigé à ce

propos trente-trois articles sous le titre «Français, quand tu nous tiens!». Il faut relever que l'emploi de ces mots étrangers, non seulement enlaidit notre langue, mais met en péril de beaux mots français et les nuances qu'ils expriment.

3. M^{me} Buck déclare aussi avec pertinence que cet «anglais des médias» est peu compréhensible aux vrais Anglais. Alors pourquoi tant de personnes l'emploient-ils pour créer une entreprise, offrir un produit ou un service au public?

4. Le français reste-t-il figé, contrairement à l'anglais qui se réinvente quotidiennement? Il faut bien reconnaître que les Anglo-Saxons, les Américains en particulier, ont une faculté extraordinaire de créer de nouveaux mots ou expressions pour décrire la réalité changeante. Il convient cependant de mentionner ici le travail remarquable des

commissions de terminologie et de néologie créées en France en 1972. Elles apportent, notamment dans le domaine des sciences et techniques, des équivalents français aux anglicismes et américanismes. Le décret du 3 juillet 1996 a consolidé le dispositif en instituant une Commission générale de terminologie et de néologie, qui recueille toutes les informations et doit solliciter l'avis de l'Académie française pour que les termes recommandés soient publiés au *Journal officiel*. Ceux-ci deviennent alors obligatoires pour les administrations publiques.

En saluant cette activité, on ne peut que souhaiter la plus grande célérité, afin que les mots étrangers ne puissent s'incruster dans les esprits par le moyen des journaux, de la radio et de la télévision.

Etienne Bourgnon



La mémoire, c'est une star

« Deuxième étage... sans ascenseur ! » En marquant une petite pause avant d'annoncer au visiteur qu'il va arriver essoufflé sur le pas de sa porte, Bernard Pivot laisse déjà deviner, via l'interphone, une personnalité amusante et sans cesse amusée.

C'est que ledit deuxième est accessible via un escalier en bois majestueux, dont la cage est ornée de vitraux et de peintures inspirées du style troubadour. En haut, l'homme de lettres attend, la porte ouverte, la main tendue et le regard curieux.

Son appartement est, comme on pouvait s'y attendre, rempli de livres. Mais pas seulement. Il y a aussi des œuvres d'art, une grande cheminée claire, des bouteilles de vin, des piles de CD et une grande table de travail sur laquelle on trouve pêle-mêle du courrier, un mot de Frédéric Mitterrand et, petite touche anachronique, un iPhone.

Quand on s'enthousiasme de la lumière naturelle qui inonde la pièce à travers l'impressionnante verrière, il s'empresse de rétorquer : « Quand il y a beaucoup de soleil, il faut la clim ! » Bernard Pivot est un vrai modeste. Il doit d'ailleurs se faire violence au moment d'assurer la promotion de ses livres. « Si j'ai passé ma vie à poser des questions, c'est sans doute pour éviter de devoir y répondre. »

Son dernier ouvrage, *Les mots de ma vie*, est sorti en librairie au mois d'avril 2011 et son auteur refuse qu'il porte l'étiquette d'autobiographie. « J'aurais dû sinon m'astreindre à suivre une certaine chronologie. J'ai préféré laisser libre cours à ma mémoire. Vous savez, la mémoire, c'est une star : elle ne se laisse pas diriger comme ça. Elle est capricieuse, désordonnée et j'aime ça. Du coup, dans ce livre se trouvent mélangés des mots rattachés à des souvenirs personnels, mais aussi des mots de lectures. J'ai classé tout cela par ordre alphabétique, parce que cela m'amusaient de passer de *prière* à *quenelles de brochet* ! »

Au fur et à mesure des pages, l'homme se révèle à mille lieues de l'image quelque peu sévère de prof studieux qu'il peut dégager. « Ce contraste a toujours existé. J'étais un jeune homme rêveur, retiré sur lui-même, qui tutoyait difficilement, mais j'ai toujours eu une âme de farceur et avec les dames je suis un séducteur joyeux. »

Les mots qu'il a choisis appartiennent à plusieurs familles. Certains sont empreints de nostalgie, comme lorsqu'il cite Jean-Louis Kuffer, notre critique littéraire et écrivain, qui appelle son épouse *ma bonne amie*. D'autres doivent leur présence à leur « architecture », comme coït : « Ne sont-ils pas gracieux et ne nous donnent-ils pas envie de les imiter, ces deux petits points qui s'envoient en l'air ? » Ou encore

libellule, qui a quatre « l » comme l'insecte a quatre « ailes ».

Il y a aussi les petites touches ironiques de la vie, comme avec le mot *vécu*: alors que le convoi funèbre suivait à pied le fourgon qui emmenait son père pour sa dernière promenade, les yeux de Bernard Pivot s'arrêtaient sur la plaque d'immatriculation de la voiture: VQ. « N'eût été le passager du fourgon, je me serais esclaffé. »

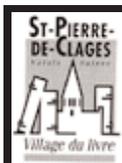
Enfin, certains sont surprenants, comme *rock'n'roll*. « C'est un mot de regret. J'aurais aimé l'être beaucoup plus, sortir toute la nuit et descendre vodka sur vodka. Sauf que je n'aurais pas été en état d'animer *Apostrophes*. J'étais donc *rock'n'roll* dans ma tête, sous la couette... » Mais celui qui étonne sans doute le plus, c'est *texto*: Bernard Pivot avoue y être complétement accro. « Un *texto* en introduit un autre comme un caramel en appelle un autre. Envoyer des *textos* en mangeant des caramels est une double et délicieuse servitude. »

On n'imaginait pas un homme de lettres se contenter d'en pianoter quelques-unes sur l'écran tactile de son téléphone. « C'est marrant, tout le monde m'en parle. Les moyens de communication modernes, comme les *textos* ou les courriels, m'épatent. Sans déranger le destinataire, on peut lui faire comprendre qu'on pense à lui ou à elle. » Cela dit, il n'est pas prêt à abandonner le papier pour les tablettes de

lecture. « J'en ai une parce que je ne veux pas mourir idiot, mais je reste extrêmement attaché à la sensualité de mes doigts qui glissent sur les pages comme à celle d'un stylo qui glisse sur le papier. »

Moderne, Bernard Pivot ? Bien plus que certains ! En 1998, ce grand amateur de football – « il m'a appris à aller vers les autres » – présidait la commission chargée de baptiser le grand stade construit à Paris pour la Coupe du monde. « Je me demande bien à quoi servait cette commission, puisque les jeunes et les sportifs ont tenu à un nom très solennel et, pour trouver Stade de France, il n'a pas fallu nous réunir souvent. Moi je proposais Le Grand Bleu. Je suis d'ailleurs sûr que Luc Besson nous aurait laissés les droits... »

Thérèse Courvoisier



Livres anciens

*Livres
d'occasion*

Antiquariat

OUVERT TOUTE L'ANNÉE

du jeudi au dimanche
de 14 h à 18 h.

Le samedi de 10 h à 18 h.

Achat de bibliothèques.

+41 (0)27 306 61 13

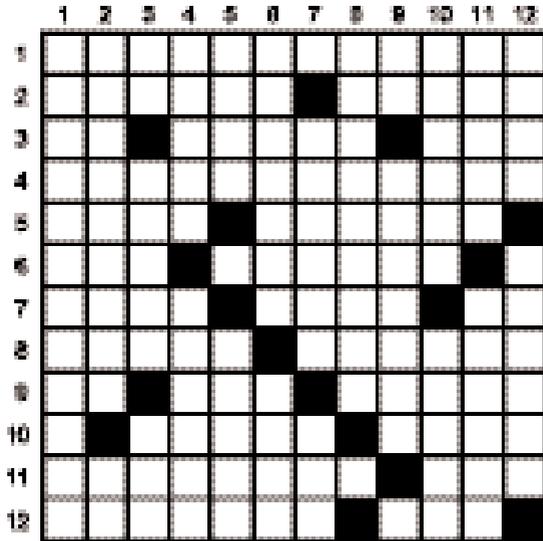
Lexique français-franglais-anglais

Français	Français	Anglais
Parlez-vous anglais ?	Douille housse pic n'glisse ?	Do you speak English ?
Etes-vous prêt ?	Ail ou radis ?	Are you ready ?
L'addition	Débile	The bill
Félicitations !	Qu'on gratte tous les jeunes !	Congratulations !
Passer un coup de fil personnel	Ma queue perd son alcool	Make a personal call
Plus d'argent	Mors mon nez	More money
Joyeux Noël	Marie qui se masse	Merry Christmas
Nous sommes en retard	Oui Arlette	We are late
Attirance sexuelle	C'est que ça pèle	Sex appeal
Le dîner est prêt	Dix nourrices raidies	Dinner is ready
Fabriqué en France	Mais dîne Frantz	Made in France
J'ai fait un bon voyage	Ahmed a l'goût d'tripes	I made a good trip
Le boucher	Deux bouts d'chair	The butcher
Il parle allemand	Il se pique Germaine	He speaks German
Asseyez-vous sur la chaise	Six tonnes de chair	Sit on the chair
Le sel et le poivre	Sale teint de pèpère	Salt and pepper
Né pour perdre	Beaune – Toulouse	Born to loose
Je cuisine	Ame coquine	I'm cooking
Epicerie fine	Délicate et saine	Delicatessen
Où est l'épicier ?	Varices de grosseur ?	Where is the grocer ?
Donne-moi de l'argent !	Guy vomit sous mon nez !	Give me some money !

Défense du français

www.defensedufrancais.ch

Mots croisés



Horizontalement — 1. Métamorphoser — 2. Période de l'ère tertiaire • Langue sémitique — 3. Lieutenant • Plus mauvais • Habille — 4. Métis — 5. Chanteur mort en 1978 • Vénérée — 6. On la gave • Policiers — 7. Affluent de l'Oubangui • Fleuve d'Irlande • Molybdène — 8. Cartel • Tissus de laine serrés et solides — 9. C'est-à-dire • Oncle d'Amérique • Collant — 10. Petite parcelle (de terrain) • Respire difficilement — 11. Stériliser des liquides • Possessif — 12. Bien ouvertes • Sert à désigner

Verticalement — 1. Commerce d'équipements téléphoniques — 2. Qui n'est pas noble • Contravention — 3. Actinium • Renommé • Epouse de Jacob — 4. Sa capitale est Katmandou • Progrès — 5. Reniflement • Cachée — 6. Action de garnir de fer • Enfoncée — 7. Canards • Issus — 8. De la Gascogne — 9. Ville où l'on fait des fouilles depuis 1919 • Vaisseaux — 10. Contentes • Terne — 11. D'une couleur noire • Passereaux — 12. Filet pour prendre des oiseaux • Faiblement teintées de rouge

Auteur : Yves Soucy (<http://www.mots-croises.ca>)

Solution des mots croisés

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	C	H	I	R	U	R	G	I	E	N	N	E
2	O	P	T	I	M	A		S	U	B	I	R
3	N		T	O	M	B	A	L	S		N	A
4	S	V		T	A	I	G	A		M	O	I
5	C	A	V	E		O	I	N	T	E		L
6	I	S	O	R	E	L		D	U	R	A	L
7	E	S	T		M	E	C	A	N	I	S	E
8	N	A	R	R	E		F	I	N	S		M
9	T	U	E	U	R	S		S	E	I	N	E
10	I	X		P	I	E	S		L	E	O	N
11	S		S	I	S	M	A	L		R	U	T
12	E	D	E	N		A	R	R	O	S	E	S



TYPOGRAPHIE GAULOISE

LE NOM D'OBÉLIX VIENT DE L'OBÈLE † (PLUS RAREMENT APPELÉ OBÉLISQUE), UN SIGNE TYPOGRAPHIQUE UTILISÉ DANS LES MANUSCRITS ANCIENS POUR NOTER UN PASSAGE DOUTEUX OU UN RENVOI. LE NOM D'ASTÉRIX VIENT DE L'ASTÉRISQUE *, SERVANT À INDIQUER UN RENVOI. LA FAMILLE DE GOSCINNY POSSÉDAIT UNE IMPRIMERIE, CE QUI EXPLIQUE QUE LES SYMBOLES TYPOGRAPHIQUES LUI FUSSENT FAMILIERS.

Source: Wikipédia



Paraît quatre fois par année
Abonnement annuel 35 francs

Président

Olivier Bloesch
Condémines 5, 1422 Grandson
024 445 56 10 ou 079 652 06 07
olivier.bloesch@arci.ch

Vice-président et trésorier

Michel Pitton
Pierrefleur 66, 1004 Lausanne
021 646 25 08 ou 079 212 16 13
michel.pitton@arci.ch

Responsable du TU

Alexandre Jacquier
Château 9, 1422 Grandson
024 445 04 26 ou 079 284 95 26
alexandre@jacquier.net
*Merci de ne temporairement plus utiliser
l'adresse alexandre.jacquier@arci.ch,
certains messages n'étant pas délivrés*

Secrétaire aux verbaux

Rémy Bovey
Confrérie 22, 1800 Vevey
021 921 09 49 ou 079 312 00 48
remy.bovey@arci.ch

Responsable du site internet

www.arci.ch
Daniel Brochellaz
Route d'Andix 12, 1007 Blonay
079 394 72 89
daniel.brochellaz@arci.ch

Mise en pages et expédition

Michel Christinat
Montassé 23, 1023 Crissier
021 634 23 46 ou 079 703 63 16
apocope45@gmail.com
*Attention : veuillez ne plus utiliser l'adresse
michel.christinat@gmail.com*

Impression

Atelier Grand SA
En Budron 20, case postale 13,
1052 Le Mont-sur-Lausanne

Tirage à 420 exemplaires

Dates à réserver :



Assemblée générale
Vendredi 16 mars 2012
Restaurant Le Léman, Lutry

Rallye 2012
Samedi 2 juin 2012

Sortie d'automne
Samedi 22 septembre 2012



Assemblée générale
Grandson
Samedi 5 mai 2012

Graphic design

Images et vidéo

Impression

PAO

Communication

Multimédia et Internet

Métiers de la communication
Cours de perfectionnement professionnel

> p r o c o m >

secretariat@procom.ch - tél. 021 316 01 03 - PROCOM, case postale 6020, 1002 Lausanne

programme des cours sur www.procom.ch